

quelle il n'y a point de salut.

Si la Prusse, si la Russie, si la majorité Suisse poursuivent le Catholicisme de leur haine et par de cruelles exactions, rien n'excuse cette manière d'agir, puisqu'aux termes même du Protestantisme, nulle religion ne peut se considérer comme exclusivement vraie ou comme ayant sur les consciences des droits autres que ceux que lui donnent les propriétaires de ces consciences. Mr. de Bismark, le tyran prussien et ses humbles valets les protestants suisses, font donc preuve nonseulement de cruauté, de despotisme et d'impunité, mais ils mentent au principe fondamental de leur religion, ils nient chez les autres le droit à la liberté de conscience, qu'ils réclament pour eux-mêmes comme un droit essentiel à l'homme. Le Protestant doit, sous peine d'apostasie, admettre comme premier article de son *Credo* religieux, le principe générateur de toutes les révolutions intellectuelles, principe inscrit en tête de la Déclaration des droits de l'Homme : l'Homme naît et reste libre. Les persécuteurs Suisses et Prussiens n'auront donc pas, aux yeux de la postérité, même le vulgaire mérite de la bonne foi. Ces prôneurs de liberté religieuse que nous entendons et voyons au coin de nos rues où ils déblatèrent contre les tyrannies de Rome, ne sont donc après tout que des hypocrites, audacieusement menteurs à leurs professions de libéralité, et dignes de tout mépris. Il n'est pas difficile de tracer leur généalogie. Elle remonte assez haut et pour en indiquer la racine, il faudrait nommer un personnage que de tous temps on a regardé comme

le père des hypocrites et de ceux qui s'emploient à détruire l'œuvre du Christ.

NOTRE EN-TÊTE

Nous aurions dû donner, sur notre précédent numéro, quelques explications sur la tête nouvelle que nos lecteurs ont sans doute remarquée à notre journal. C'est l'œuvre du Rév. Messire St Onge, missionnaire aux États-Unis.

Merci, Monsieur, du vif intérêt que vous portez au *Collégien* et du programme que vous lui avez tracé, dans les différents emblèmes, que votre amour de la religion, de la vertu et de la patrie vous a inspiré de mettre dans son En-tête. La *Croix* et la *feuille d'érable* nous indiquent suffisamment que notre mission doit être à la fois religieuse et patriotique, et le *lis* vient nous dire à propos que le moyen de ne pas faillir à notre mission se trouve dans la pureté de cœur et d'intention.

Le Jour de Pâques.

La poésie des liturgistes du moyen-âge avait voulu mettre sous les yeux du peuple chrétien tout le drame évangélique de la Résurrection que l'Église célèbre encore avec tant d'allégresse, mais sans l'accompagnement de ces drames liturgiques plus convenables probablement à des siècles d'une foi vive et profonde qu'à nos jours trop froids peut-être pour ces naïves et poétiques démonstrations.

Chaque grande fête avait son drame qui faisait partie de l'office liturgique. Ainsi les rubriques des vieux missels de l'époque disent : *Ante* " Te Deum laudamus " *tres mulieres ad introitum chori hanc antiphonam cantantes usque ad sepulchrum* : " Quis revolvat nobis lapidem " " ab hostio (ostio) monumenti ? " — " A l'en-

trée du chœur, trois femmes chantent " en se dirigeant vers le tombeau : " qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée " au sépulcre ? "

Un rôle confié à des femmes dans une pareille solennité aurait aujourd'hui de quoi surprendre. Ces trois femmes représentaient Marie-Madelaine, Marie mère de Jacques et Salomé. Cette cérémonie paraissait alors toute naturelle, en souvenir de ces courageuses amantes de Jésus qui avaient bravé les soldats, oubliant tout danger alors que la crainte tenait cachés les Apôtres eux-mêmes.

Le chant plaintif terminé, un jeune enfant, qui représentait l'ange du tombeau de Jésus, vêtu d'une robe blanche et tenant une palme à la main, apparaissait devant le sépulcre et disait aux femmes : " Qui venez-vous chercher dans ce sépulcre, o femmes amies du Christ ? "

Femme.—" Nous cherchons Jésus de Nazareth qu'ils ont crucifié, O habitant du ciel. "

L'enfant ou l'Ange, ouvrant le sépulcre—" Il n'est point ici ; car il est ressuscité comme il l'a dit : venez et voyez le lieu où on l'avait mis. Allez et dites à ses disciples et à Pierre qu'il est ressuscité. "

Tout ce dialogue était chanté.

Les femmes étant sorties du sépulcre, un prêtre représentant le Sauveur : apparaissait du côté gauche de l'autel " dulci voce illis diceas : Mulier quid ploras, quem quaeris ? "

" Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi et ego eum tollam. Ici le prêtre montrant une croix, dit : Maria ! Elles, se prosternant à ses pieds lui crient : Rabboni ! "

Après les diverses apparitions, les femmes se dirigeaient vers le chœur de l'Église en chantant : " Louez Dieu, le Seigneur est ressuscité ; il s'est levé le lion courageux, le Christ, Fils de Dieu. " Et tout le peuple s'écriait : Te Deum laudamus. "

Puis, après l'Aspercion, venait la Procession. La joie liturgique se répandait même en dehors de l'Église, rapprochant poétiquement la résurrection de la nature de celle du Sauveur et associant toute la création à l'Alleluia.

L'Église donnant une voix surnaturelle à la création, mais une voix qui exprime le vrai dans toute sa beauté, ouvrait à la poésie une source d'une abondance intarissable. La renaissance du paganisme littéraire a fait oublier ou mépriser ces éléments inspirateurs.

Lisez par exemple le " Salve festa dies " qu'on chantait pendant la procession de